

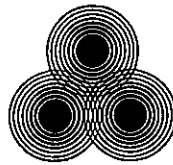
# MEDIA-PAPERS

No 3

GUERRE DU GOLFE ET MEDIAS

La guerre en direct :  
journalistes sans pouvoirs

KUE/F



INSTITUT DE JOURNALISME ET DES COMMUNICATIONS SOCIALES

UNIVERSITÉ DE FRIBOURG, SUISSE  
CH-1700 FRIBOURG, MISÉRICORDE

INSTITUT FÜR JOURNALISTIK UND KOMMUNIKATIONSWISSENSCHAFT

UNIVERSITÄT FREIBURG, SCHWEIZ  
CH-1700 FREIBURG, MISÉRICORDE

INSTITUTE FOR JOURNALISM AND COMMUNICATION RESEARCH

UNIVERSITY OF FRIBOURG, SWITZERLAND  
CH-1700 FRIBOURG, MISÉRICORDE

No 3

GUERRE DU GOLFE ET MEDIAS

La guerre en direct :  
journalistes sans pouvoirs

BCU/F KUB/F



No d'exemplaire 82718  
1395970

3J 7759\3

Conférences données à la Journée interdisciplinaire de  
l'Institut de journalisme et des communications sociales  
le 8 mai 1991



OM

009 faut

L-1991/ 2w

Prix de vente : Fr. 5.-

3J 7759

3

## TABLE DES MATIERES

---

Avant-Propos (François Gross)	2
Les mécanismes de l'information télévisée : une guerre révélatrice (Jean-Paul Rüttimann)	6
RADIO : Le piège de l'immédiateté (Raphaël Aubert)	14
La presse régionale et la guerre : De la manipulation au recul (José Ribeaud)	20
La guerre en direct, l'histoire en différé (Jean-Charles Abreu)	25
La guerre dans la place : les journalistes désarmés face aux médias (Jean Widmer)	33
Les conventions passées entre les autorités militaires alliées et les médias dans la Guerre du Golfe (Denis Barrelet)	41

Informé sans simplifier ou les risques de la vérité (Albert Longchamp)	58
Faut-il mourir pour l'information ? (François Gross)	64
Synthèse de la journée (Bernard Béguin)	68
Le catch-up ou la fascination CNN durant la guerre du Golfe (Alfred Willener)	70

WIDMER JEAN

---

PROFESSEUR À L'UNIVERSITÉ DE FRIBOURG

DIRECTEUR AD. I. DE LA SECTION FRANCOPHONE DE  
L'INSTITUT DE JOURNALISME ET DES  
COMMUNICATIONS SOCIALES

(TÉL. 037-21.93.44 /49)

## La guerre dans la place: les journalistes désarmés face aux médias

La guerre du Golfe fut révélatrice d'une crise du journalisme<sup>1</sup>. Cette crise éclata en plein écran et en pleines pages: comment, la guerre la plus médiatisée ne pouvait être correctement relatée? Cette guerre à laquelle les journalistes s'étaient pourtant préparés les avait surpris. Elle avait envahi les rédactions. Sous cet angle, elle peut être comparée à la duperie de Timisoara, dont D. Bougnoux disait que "l'info était au centre de la mêlée, la révolution se jouait minute par minute au studio 4, dans l'immeuble même de la TV" (1991:133-4).

S'agit-il d'une crise du journalisme? Les déclarations de quelques journalistes en poste en Arabie durant la guerre étaient une amorce de détournement de la parole caractéristique des crises chaudes<sup>2</sup>. Mais la parole réintégra rapidement, et pour l'essentiel ne quitta jamais, la distribution régulière des genres: chacun parle dans le cadre de son "cahier des charges". Et il en est ainsi de la discussion qui suivit et qui continue aujourd'hui. Il s'agit donc d'une crise froide, débattue dans le cadre institutionnel normal.

La discussion en cours sur le rôle de l'information et du journaliste ainsi que sur le système des médias est tout à l'honneur des journalistes qui donnent ainsi la preuve de leur volonté de maîtriser les changements qu'ils subissent. Mais cette discussion présente une difficulté caractéristique de toute réflexion sur les conditions de sa propre pratique: à défaut d'objectiver son propre cadre de référence, la discussion risque de n'être qu'une péripétie qui stabilise ce cadre.

Encore faut-il montrer qu'il s'agit bien d'une crise du cadre de référence du travail journalistique. Il y a bien sûr des péripéties liées au caractère exceptionnel de l'événement, les conflits classiques entre le journalisme et le politique ou le militaire. Mais au-delà, la secousse révéla des fissures dans le système des médias lui-même, dans son fonctionnement et dans la manière dont il assied sa légitimité.

Il faut donc montrer que la dite crise ne peut pas se formuler dans les termes qui structurent le système de l'information; qu'elle ne concerne pas seulement la liberté des journalistes, leur style, les techniques ou l'argent dont ils disposent, ni même le choix des événements qui ont été couverts<sup>3</sup>; il faut montrer qu'elle affecte ces termes mêmes: le rapport du journalisme aux événements et aux destinataires. Elle ne peut être gérée par les seuls journalistes, car ils sont prisonniers, parfois consen-

<sup>1</sup> Je tiens à remercier le prof. A. Willener de ses critiques encourageantes.

<sup>2</sup> La portée de ces déclarations se mesure aux réactions. Ainsi M. Ferro n'hésita pas, au cours d'une discussion sur France Culture (Répliques, 10.4.91) de les critiquer au nom du devoir du journaliste en tant que citoyen français, de parler de ses conditions de travail plutôt que de la guerre.

<sup>3</sup> Voir à ce sujet l'excellent article de H. I. Schiller dans le Monde Diplomatique, mai 1991, pp. 14-15.

tants, des attentes des destinataires, attentes générées par l'usage des médias plus que par les pratiques journalistiques.

### LA RÉDACTION COMME LIEU INSTITUTIONNEL

La rédaction est donc au coeur du dispositif journalistique. Pour employer une métaphore, elle est un lieu<sup>4</sup> qui définit un rapport aux événements qu'il traite et un rapport aux destinataires de ses propos. Le lieu rédactionnel forme le cadre de référence spécifique de ce que nous pourrions appeler le contrat d'information<sup>5</sup>. Il est déterminé par nombre de conditions qui ne pourront être développées, parmi lesquelles la concurrence, le poids des investissements, la nature des technologies utilisées, la politique des médias ou son absence etc. Mon propos se limitera aux effets de ces contraintes tels qu'ils sont observables dans le produit du travail journalistique. Autrement dit, je parlerai d'une crise du journalisme en relation avec le développement des médias, et non d'une crise des médias.

La question devient donc: quelles sont les pratiques<sup>6</sup> qui permirent à la guerre d'envahir le lieu rédactionnel, à tel point que l'information paraissait être le véritable événement? Un peu comme si le téléphone ne nous renvoyait plus que l'écho de notre propre voix. Je répondrai en deux temps. D'abord en évoquant la manière dont le journaliste exerce son autorité. Ce préalable est nécessaire, car si le lieu fut envahi, c'est bien que cette autorité fut prise en défaut. Dans une seconde partie, je m'attarderai à, quelques aspects spécifiques de cette guerre, principalement la délégation d'autorité propre au direct télévisuel et le piège que les secrets représentent pour celui-ci.

Comment situer la rédaction en tant que lieu de production du discours journalistique? Vu d'en haut, le système de l'information apparaît schématiquement comme une suite d'étapes qui vont de la mise en textes de l'événement, au tri de ces textes, à leur recompilation ou mise en forme, et à leur retextualisation<sup>7</sup> par comparaisons, contextualisation et réflexions, à leur élaboration enfin par les destinataires. La retextualisation est l'opération dans laquelle s'opère la distance raisonnée à l'événement ainsi que l'adaptation au destinataire propres au journalisme. Le journaliste d'information reconnaît sa spécificité dans la première et dans la dernière de ces activités, l'enquête et la rédaction (par ex. *Esprit* 1990: 18ss), les autres étapes n'étant que des fonctions à leur service et au service d'un destinataire avec lequel idéalement aurait été passé un contrat d'intelligence: vous voulez savoir, je vous dis ce que je sais - et la qualité de journaliste fait autorité pour ce savoir. Cette autorité est en question pour diverses raisons, mais je n'en

<sup>4</sup> La métaphore du lieu m'a été suggérée par M. de Certeau (1975) qui s'en sert pour étudier le travail des historiens, profession qui entretient des analogies évidentes avec celle de journaliste.

<sup>5</sup> La notion de "contrat d'information" est construite en analogie avec celle de "contrat de lecture" de E. Véron (1985).

<sup>6</sup> Par pratiques, j'entend les manières de faire habituelles, normales, correspondant au "prépensé" (M. Douglas, 1986) de l'institution qu'est la rédaction. Les commentaires des journalistes sur leurs propres pratiques, notamment lors de la guerre du Golfe illustrent également cette institution.

<sup>7</sup> L'utilisation de ce néologisme veut contourner le terme "rédaction" qui renvoie aux normes journalistiques de style. Une manoeuvre analogue se trouve dans l'opposition entre scription et écriture proposée par H. Boyer (1988).

retiendrait ici qu'un aspect, sa relation à l'événement, dans un médium qui structure sa crédibilité.

## DEUX RELATIONS A L'ÉVÉNEMENT: LE MAGAZINE ET LE COMPTE RENDU

Le magazine d'actualité, en tant que genre journalistique commun aux divers médias, s'est développé ces dernières années. En traitant les problèmes de société, il parvient à donner une forme discursive à nombres de thèmes devenus centraux dans l'évolution de la société et que les institutions politiques semblent avoir de plus en plus de mal à traiter. Par exemple, les rapports entre identités (les jeunes, les familles, les femmes, les vieux, les immigrants) ou avec l'environnement (les nouvelles techniques, les mutations économiques, etc.). Mieux que le politique, le journaliste réussit à structurer la polyphonie des points de vue. Il remplit là une tâche indispensable en démocratie: informer tout en permettant à chacun le choix de son identification collective (E. Véron 1991: 169). La bonne audience des magazines et partant les ressources dont ils disposent démontrent que cette utilité leur est reconnue - à tel point que le recours aux pages magazines dans la presse quotidienne de référence rend problématiques les relations entre genres et périodicité dans la presse écrite.

Le magazine a cependant la particularité de n'être en général pas déclenché par un événement mais par un problème de l'actualité. Dans un sens, il ne traite pas de l'actualité, il rend actuel. Il pourrait ne pas traiter un thème sans pour autant se déjuger, alors qu'à l'opposé, une rédaction ne pouvait pas décider de traiter ou non la guerre du Golfe. La mise en mouvement de la série de transformations évoquée plus haut trouve son origine dans le système journalistique. Elle est le fait d'une décision de la rédaction, décision de se donner l'autorité de développer un savoir. Dans cette mesure, il est un argument en faveur de la thèse qui fait des médias non seulement un instrument de médiation, comme l'argent ou la langue, mais un pouvoir, le quatrième.

Il n'en est pas de même de ce que nous appellerons des comptes rendus, à savoir tous les genres journalistiques motivés par un événement externe<sup>8</sup>. Ainsi, le journalisme d'enquête a perdu au cours des années de sa force et même de sa légitimité. Le travail d'enquête est limité même pour l'actualité nationale. Les agences qui s'y vouent ne voient pas leurs efforts payés par un prix et une reconnaissance à la mesure de leurs efforts. L'enquête au plan international tient du volontariat. Souvent, les textes des correspondants étrangers occupent dans la presse une place de moindre importance que ceux construits par la mise en forme de nouvelles d'agence, car ce sont ces dernières qui déterminent la mise à l'agenda des événements. A la télévision, le correspondant devient parfois même un personnage ambigu: est-il témoin de l'événement ou de la puissance de la chaîne à être présente à l'événement?

Pour une part trop large, l'information reprend les dépêches qui sont elles-mêmes des traitements formels de communiqués de presse<sup>9</sup>. De la

<sup>8</sup> D. Bougnoux (1991:130) fait une distinction analogue entre oeuvre et info, relevant que seules les premières sont en général enregistrées par les destinataires. Cette caractéristique vaut aussi ici.

<sup>9</sup> La preuve de cette affirmation se trouve dans l'organisation du travail: où y a-t-il encore relecture des textes par un tiers, vérification systématique des nouvelles, etc.? (ex. Esprit, 1990:19).



sorte, le destinataire reçoit un texte qui a été textualisé par un acteur de l'événement rapporté, sans qu'il ait été retextualisé dans son parcours au travers des rédactions. La restitution de la complexité, ne serait-ce que par la vérification, n'est souvent plus à l'agenda (Esprit, 1990: 18ss). Cela vaut bien sûr pour les institutions économiques ou politiques auxquelles on songe immédiatement, mais cela vaut aussi pour les faits de police. Le journaliste devient à son insu porte-parole des institutions, leur relai, leur amplificateur, et ce faisant leur délégué l'autorité du message<sup>10</sup>. Les autorités du discours, qui sont souvent des autorités par ailleurs, s'y habituent, la moindre curiosité journalistique leur semblera bientôt indue. Le journalisme d'enquête est devenu un mot étranger, le journalisme d'investigation (id. p. 19).

Et le récepteur s'est habitué à ce que les informations soient la relation de voix autorisées, une pente que le journalisme peut être tenté de suivre: l'autorité donne par définition crédibilité, et celle-ci est toujours bonne à prendre. Le journaliste peut intervenir dans le commentaire, y exerçant une forme de privilège moral, héritage de la figure de l'intellectuel. Mais dans l'élaboration de l'information, il est amené à renoncer de plus en plus au travail de retextualisation au profit de la simple mise en forme; il devient simple "micro ouvert", le canal de voix disparates que la presse de boulevard n'organise plus que par la mise en page. Sous diverses pressions, le journal devient ainsi progressivement un espace où ça parle et non un lieu qui signifie. Ainsi se produit de la sous-information dans une apparente sur-information<sup>11</sup>.

Cette tendance à puiser de la crédibilité par procuration laisse le seuil de la rédaction sans garde lorsqu'en temps de guerre l'autorité devient la monophonie militaire. Mais cette tendance à puiser l'autorité du texte hors de la rédaction se double, dans le cas des médias électroniques, de la tentation de l'évidence de la présence à l'événement: mettre le télé-spectateur face à l'événement grâce au direct. Cette tentation renvoie plus au mythe du pouvoir technologique qu'à une réalité en ce qui concerne le gain en autorité, car la valeur de l'information en temps réel diminue rapidement si elle n'est pas reprise dans un discours autonome, au plein sens de ce mot. Par contre, le direct a d'autres effets qui accentuent son hétéronomie.

Mais avant de poursuivre, gardons le sens des proportions: si l'audience de la télévision a augmenté de 20% en moyenne au début de la guerre du Golfe, la plupart des journaux de référence ont augmenté leurs ventes dans la même mesure. Or, ce sont eux qui ont les moyens d'établir la distance contextualisante propre au journalisme. L'analyse que je propose traite de tendances, mais celles-ci sont renforcées par des facteurs externes aux médias, en particulier les conditions de travail et d'habitat d'un grand nombre de personnes.

<sup>10</sup> La notion d'autorité du message ne peut être définie à satisfaction ici: elle concerne la manière dont le discours rapportant se place par rapport au discours rapporté (M. Bakhtine, 1929/88). L'article de Herzlich et Pierret (1988) sur la construction du SIDA dans la presse française est une illustration de diverses postures du discours journalistique face à l'autorité scientifique qu'elle rapporte.

<sup>11</sup> Les raisons de ce phénomène sont connues: essentiellement le caractère industriel de la production éditoriale, avec pour conséquence l'augmentation des cadences et la détermination du produit-savoir selon une logique de concurrence (publicité) et de consommation (fidélisation) (E. Véron 1991, A. Willener 1990). A cela s'ajoutent les veillétés de contrôle politique ou économique.

## LE JOURNALISME AU TEMPS DES MEDIAS ELECTRONIQUES

### TEMPS DE L'ÉVÉNEMENT ET TEMPS DU JOURNAL

Dans un sens, aucun événement n'est achevé lorsqu'il est rapporté. Sa clôture est un effet de la perception, tout comme son émergence en tant que phénomène saillant et pertinent. Toute discontinuité dans le temps est notre fait. Même l'historien ne peut compter vraiment sur le temps pour lui donner la distance de l'objectivité (M. de Certeau, 1987). Comme nous venons de le voir, la distance raisonnée est un fait de discours. Même si une guerre est généralement rapportée dans le même temps où elle a lieu, cela ne prévient pas ce recul. La nouveauté dans le cas de la guerre du Golfe réside dans la prétention<sup>1</sup> de rapporter la guerre en temps réel, comme une cérémonie ou une manifestation sportive.

Retenons cette similitude. Le reportage d'un match de football se termine lorsque se termine le match, les aléas de la rencontre sont les aléas du reportage en direct: toute affirmation sur le cours du match est indexée sur la phase du match qu'elle rapporte. Il en est de même dans la retransmission de cérémonies: Partant, l'événement et sa relation journalistique se confondent, et avec la perte de la coupure entre texte et événement se perd aussi la possibilité pour le téléspectateur de porter un jugement sur la situation référentielle (D. Dayan, 1990:15).

La guerre du Golfe était une guerre annoncée. Formellement plus encore que par le contenu des discours des chefs de guerre, elle était un événement religieux dans la mesure où elle a tranché dans le temps du monde, suspendant chacun à la limite arbitraire d'un ultimatum; rassemblant chacun dans un camp, eux et nous. Cette structure formelle donne à l'événement les indices de l'imaginaire et fournit au direct un objet constitué sur le modèle des cérémonies.

Or, le statut de l'événement dans la retransmission de cérémonies en temps réel a certaines caractéristiques (D. Dayan, 1990). Les cérémonies, de par leur organisation, prétendent au statut d'événements qui parlent d'eux-mêmes. En les retransmettant en temps réel, la télévision leur reconnaît cette prétention et remplace les paramètres de son discours par ceux de la cérémonie; les aléas de sa production se soumettent à ceux de l'événement; ses commentaires ne maîtrisent pas la progression discursive, ils "visent à parfaire l'auto-présentation de l'événement. Les commentateurs sont moins ici des journalistes, que des prêtres, ou plus exactement des panégyristes" (id. p. 19). Le contrat avec le téléspectateur n'est pas d'intelligence mais de participation affective, collective, et imaginaire à une collectivité.

La nouveauté ne réside pas dans les contenus, car la presse écrite ou la radio vont dans le même sens lorsqu'elle manie les catégories "eux", "nous", les occidentaux, les arabes, etc., au mépris des faits qu'elles rapportent par ailleurs. Elle ne réside pas principalement dans la sélection des événements couverts. La nouveauté réside ailleurs. Elle consiste dans le projet des chaînes de transférer les règles du reportage cérémoniel à une guerre - dont l'ouverture fut d'ailleurs fêtée par le specta-

<sup>1</sup> C'est bien de prétention qu'il s'agit puisque c'est par le direct que les news channels s'identifient, prétention dont le direct est l'idéal et non la réalisation.

culaire décollage des avions sur le fond d'un soleil couchant<sup>13</sup>; de programmer le spectacle à coups de contrats et de transfert de techniques comme s'il s'était agi des Jeux Olympiques. La surprise fut donc de voir sous nos yeux une institution se donner à elle-même de nouvelles règles: les règles de l'immédiat télévisé.

Un texte critiquant l'architecture moderne caractérise assez bien cette mutation: "Rien n'intrigue, rien n'est à découvrir. Le sens du lieu est totalement absent: c'est le triomphe du mécano." (I. Rotta, 1984: 202). Toute distance journalistique doit être abolie: notre journaliste est là maintenant lorsque l'alerte est déclenchée, vous pouvez regarder à travers le viseur électronique du bombardier, nos avions décollent pour remplir professionnellement leur mission, etc. Le reportage ne supporte aucun délai, aucune hétérogénéité entre le lieu d'où il parle et le lieu vers lequel il parle. La suppression du seuil journalistique cède la place à une continuité régressive (D. Bougnoux 1991: 53ss) entre l'écran et le Golfe, une fusion communicationnelle où l'effet de réalité revient à la communication et non à ce qui est rapporté.

#### DU CÔTÉ DE LA RÉ(DE)CEPTION

Le caractère spéculaire de l'information-spectacle alimente d'ordinaire déjà le cycle des frustrations qui ne peuvent être comblées que par un attachement redoublé (A. Willener 1990: 98-99). Ce phénomène fut encore accentué durant la guerre du Golfe: 20% de plus à l'audimat alors que jamais autant de téléspectateurs ne se disaient déçus.

Et pourtant, cette frustration avait ici quelque chose de particulier. L'ultimatum était ressenti avec effroi par chacun - l'effroi de la guerre, qu'on souhaitât son avènement ou non. Un sentiment d'insécurité qui, lorsqu'il est individuel, trouve devant l'écran une part de son exutoire. Or, la magie cette fois n'opérait pas.

Les schématisations, cartes d'état-major et bacs à sable, ne rassuraient pas: ils visualisaient la distance, leur différence d'avec l'événement. Malgré le direct, la guerre avait lieu hors champ, comme dans une série bon marché tournée en studio. Pour le conjurer et tenir sa promesse cérémonielle, l'événement devait être rendu visible sur l'écran. Telle est la logique du direct: n'existe que ce qui peut se voir en quelques secondes<sup>14</sup>. Il est intéressant de noter combien des événements non visualisables tels que la radio-activité, la pollution de l'air, le SIDA hantent l'imaginaire différemment des catastrophes naturelles et des guerres qui nous semblent contenues dans l'espace et le temps. Or, cette guerre ne voulait pas être montrée. Bien sûr, nous n'aurions vu que des morts et des ruines, comme toujours. Mais la différence aurait été celle qu'il y a

<sup>13</sup> Une anecdote concernant cet événement illustre la synchronisation temporelle et intellectuelle entre effort militaire et travail journalistique. L'envoyée spéciale d'A2, G. Rabine entendant décoller ces avions, note que leur départ s'est fait en rafale, que par conséquent les américains ont probablement pris la tour de contrôle en main et prévoit ainsi que Bagdad serait bombardée dans une heure et demi. Contrairement au reporter de CNN qui vérifiera la nouvelle en "temps voulu", Rabine a été stigmatisée par le CSA pour atteinte à la sécurité militaire (Événement du Jeudi, 21-27.2.91:38). On ne pense pas, on rapporte, on transmet.

<sup>14</sup> Cette remarque vaut également pour les magazines en remplaçant les secondes par des minutes.

entre l'explication d'un match et son reportage en direct. La seconde permet la participation, la catharsis, la première non.

#### LE VRAI, LE FAUX, LES SECRETS ET LA RAISON

Mais le charme était rompu car les militaires avaient, tout comme dans les cérémonies, fait de l'événement sa propre chambre d'enregistrement. Plutôt que de porter les caméras sur le champ de bataille, ils ont organisé la mise en scène de la relation des faits, plaçant ainsi un nouveau seuil, mais dont ils sont les maîtres. Or nous avons vu que pour aller au bout de sa logique, le direct électronique doit effacer tout marqueur d'énonciation qui ne soit technique: l'événement se montre lui-même dans la télévision. Le protagoniste qui parle effectue la cérémonie, il n'en parle pas. La mise en scène des arsenaux et des briefings contrevient à cette logique technique et la prenait à son propre jeu. De plus, l'autorité militaire était relayée sur tous les canaux, rendant le pluralisme médiatique illusoire. Cette logique de la visibilité maximale et instantanée donne la mesure de l'effet des leurres et des secrets qui ont tant irrité les journalistes.

"Il n'est jamais facile d'effacer les traces qu'on laisse en effaçant les traces" (P. Fabbri, P. Rosensthiel 1984:222). Le caviardage militaire, les conférences de presse sous forme de briefings sont autant d'indices d'un énonciateur qui ne tient pas particulièrement à effacer ses traces. Il rend un double service à celui qui le pratique. Même s'il n'y avait rien à cacher, il dit qu'il y a un secret et qui en est le détenteur. Il oblige à dire qui est capable d'empêcher de dire. Il oblige le texte caviardé à reconnaître qui est son maître. Il l'oblige à susciter le désir d'un autre texte, inaccessible.

La mise en scène du secret d'Etat confronte directement la télévision à sa réception. Intimité feinte, celle-ci participe de la vie privée, "se-crète", des familles. Or les deux secrets se répondent et s'opposent: le secret du privé et celui de l'Etat (H. Le Bras, 1984: 191-199). Depuis que le discours social des citoyens est structuré par les médias plutôt que par les institutions politiques, le choix du programme TV prend un peu la place du choix d'un programme politique. Or ici la TV mit en scène l'Etat sous sa forme la plus autoritaire et ceci sur toutes les chaînes. Rien ne sert de zapper, CNN vous y attend déjà, et avec elle le décorum militaire, qui s'ils ne portent pas notre uniforme n'en portent pas moins le secret de notre avenir.

Nous touchons là à une limite sans doute imprévue de la mise en scène d'une guerre chirurgicale, propre, professionnelle. Le direct favorise les cérémonies faisant de nous des pèlerins en chambre (D. Dayan 1990). Mais au lieu d'assister au sanglant sacrifice, l'invitation "à suivre les pas du maître" et des "grands hommes directement affrontés à l'histoire (id.:19), s'est doublée d'un rappel de l'ordre. Plutôt que de pouvoir partager "la réalisation d'une fiction morale", la leçon administrée est celle de la soumission, de la délégation du désir de savoir; ils savent pour nous.

Si cette sorte d'usurpation de l'autorité a irrité des journalistes, elle fut très vivement ressentie par les spectateurs d'"ailleurs", en particulier arabes. Au delà de la démonstration d'une supériorité technique,

certain y virent l'illustration provocatrice de la mainmise sur la définition du bien et du mal (Les Cahiers de l'Orient, no 20, 1990). Pour eux, la logique du direct ne pouvait faire de l'invitation à la fusion qu'un prononcé de rejet. L'opposition identitaire ferme ainsi sa boucle, chacun trouvant dans l'autre la raison de son opposition. Les raisons de droit international invoquées pour justifier l'intervention, au delà de toute autre considération sur les motifs, ne trouvaient dans ce discours aucun lieu pour être même discutées.

Considéré sur ce fond, les discussions sur les secrets et les leurres des militaires sont déplacées. "Le fait est là: moins on se fie à l'examen lucide et clairvoyant des faits, plus on réclame des renseignements secrets" (E. Fromm: 130)<sup>15</sup>. Ce n'est pas justifier l'usage du secret par les protagonistes que de souligner combien peu fut dit pour donner à cette guerre une profondeur historique autre que mythique<sup>16</sup>, pour contextualiser les rapports au pétrole de Saddam Hussein et de la Maison Blanche, etc<sup>17</sup>: "la plupart des éléments nécessaires pour comprendre les intentions des autres pays peuvent être obtenus par une analyse minutieuse, rationnelle, de leurs documents et de leurs structures" (ibid.), sans avoir à recourir aux informations secrètes.

#### ET MAINTENANT, DES EURO-NEWS?

ou plutôt un euro-journalisme? La poursuite de la guerre commerciale des chaînes, le développement des investissements au service du spectacle et donc des contraintes techniques et financières qui ont montré leurs faiblesses? La crise du Golfe n'a pas révélé une crise des médias, mais une crise du journalisme dans les conditions médiatiques actuelles.

Jean Widmer, professeur  
Université de Fribourg

#### OUVRAGES CITES :

- BAKHTINE, M. 1929/77 "Le marxisme et la philosophie du langage" Ed. de Minuit 1977 (orig. 1929).  
BOYER, H. 1988 "Scription et écriture dans la communication journalistique" in P. Charaudeau (ed.) "La presse: produit, production, réception" Collection "Langages, discours et sociétés" no 4, Paris, Didier Erudition, pp.71-92.  
BOUGNOUX, D. 1991 "La communication par la bande" Editions la découverte.  
CERTEAU, M. de 1975 "L'écriture de l'histoire" Paris, Gallimard  
CERTEAU, M. de 1987 "L'histoire, science et fiction" in id. "Histoire et psychanalyse entre science et fiction" Paris, Gallimard, pp. 66-96.  
DAYAN, D. 1990 "Présentation du pape en voyageur. Télévision, expérience rituelle, dramaturgie politique" Terrain no 15: 13-28.  
DOUGLAS, M. 1986 "How Institutions Think" Syracuse Univ. Press

<sup>15</sup> Je remercie le prof. J. Lohisse de m'avoir signalé ce passage de E. Fromm, alors même qu'il ne connaissait pas encore mes propos.

<sup>16</sup> Voir à ce sujet l'article de P. Guislain dans le Monde Diplomatique, mai 1991, pp. 16-17.

<sup>17</sup> Il est réconfortant de constater que Mme D. Roch reçut le Prix Jean Dumur, saluée pour son indépendance d'esprit et sa rigueur professionnelle. Journaliste radio et palestinienne d'origine, elle a couvert la guerre depuis Ammann. Et même si Mme Roch et la radio n'ont pas toujours été écoutées, il faut souligner qu'elles ont fait de la radio, alors qu'il n'est pas certain que la TV ait toujours fait même de la bonne radio.

- FROMM, E. "Espoir et révolution" p. 130-31.
- HERZLICH, C., PIERRET, J. 1988 "Une maladie dans l'espace public. Le SIDA dans six quotidiens français" Annales ESC, no 5: 1109-1134.
- LE BRAS, H. 1984 "Funestes secrets?" Traverses no 30-31: 191-199.
- ROTTA, I. 1984 "Le secret professionnel" Traverses no 30-31: 200-204.
- VERON, E. 1985 "L'analyse du "contrat de lecture": une nouvelle méthode pour les études de positionnement des supports presse" Cahiers de l'IREP, juillet 1985: 203-229.
- VERON, E. 1991 "Pour en finir avec la "communication" Réseaux, no 46-47: 119-126.
- WILLENER, A. 1990 "A la lumière de la vitesse" Editions Payot.